

## Le théâtre comme copie du réel

### ★ Dissertation :

Le comte déclare : « le naturel, le vrai, celui du théâtre, est la chose la moins naturelle du monde... »

En vous appuyant sur l'extrait proposé et les pièces que vous connaissez, vous commenterez et apprécierez cette affirmation.

### ★ Jean Anouilh, *La Répétition* (1951)

*Tigre, le comte, souhaite donner une représentation théâtrale dans son château. Il a choisi La Double Inconstance de Marivaux. Il attribue le rôle de Sylvia à Lucile, qu'il aime. Celle-ci a été introduite au château par M. Damiens, son tuteur et homme d'affaires de la comtesse. La comtesse Éliane, son amant ridicule, Villebosse, la maîtresse du comte, Hortensia, et Héro, fêtard amer et cynique, seront également de la distribution. Alors que Lucile vient de repousser les avances du comte, la répétition reprend.*

LE COMTE, *commence*. C'est bon. Répétons. « Hé quoi, Sylvia, vous ne me regardez pas ? Vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde, j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun<sup>1</sup>. »

LUCILE – « Bon. Importun ! Je parlais de lui tout à l'heure. »

5 LE COMTE – « Vous parliez de moi ? Et qu'en disiez-vous belle Sylvia ? »

LUCILE – « Oh ! je disais bien des choses. Je disais que vous ne saviez pas encore ce que je pensais. »

LE COMTE – « Je sais que vous êtes résolue à me refuser votre cœur et c'est là savoir ce que vous pensez. »

10 LUCILE – « Vous n'êtes pas si savant que vous le croyez. Ne vous vantez pas tant. Mais dites-moi, vous êtes honnête homme et je suis sûre que vous me direz la vérité, vous savez comme je suis avec Arlequin, à présent prenez que j'aie envie de vous aimer, si je contentais mon envie, ferais-je bien ? ferais-je mal ? Là, conseillez-moi, dans la bonne foi. »

15 LE COMTE – « Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire, voilà mon sentiment. »

LUCILE – « Me parlez-vous en ami ? »

LE COMTE – « Oui, Sylvia, en homme sincère. »

20 LUCILE – « C'est mon avis aussi ; j'ai décidé de même et je crois que nous avons raison tous les deux, ainsi je vous aimerai, s'il me plaît, sans qu'il ait le plus petit mot à dire. »

LE COMTE – « Je n'y gagne rien, car il ne vous plaît point. »

LUCILE – « Ne vous mêlez pas de deviner... »

25 LE COMTE, *la coupe soudain*. – « C'est cela, pardi ! C'est tout simple. Vous m'avez menti, vous aimez quelqu'un. Quelque petit jeune homme qui s'occupe aussi de puériculture et à qui vous écrivez quatre grandes pages tous les soirs dans votre chambre.

LUCILE – Je crois que nous ne dites plus le texte.

30 LE COMTE – Je vous pose une question. Répondez-moi, tout de suite. Ils vont entrer.

LUCILE, *le regarde et dit gravement*. – Non. Je n'aime personne et je n'ai encore jamais aimé.

*(Les autres entrent.)*

35 LA COMTESSE – Alors cette dernière scène ?

LE COMTE – Elle va fort bien. Nous trouvons que nous avons beaucoup de talent, tous les deux.

LA COMTESSE – Nous qui en avons moins, il faudrait peut-être que nous répétions aussi.

40 LE COMTE – Voulez-vous que nous reprenions toute la pièce ? M. Damiens dit qu'il est encore incertain.

LA COMTESSE – M. Damiens a l'habitude du public. Du temps qu'il était aux Assises, il a toujours arraché les larmes à qui il voulait. Il s'en tirera sûrement mieux que nous tous.

45 MONSIEUR DAMIENS – Voire ! J'étais bien jeune, madame, à l'époque, j'avais le trémolo moins honteux. Et puis j'avais de grandes manches. Et le texte était de mon cru.

LA COMTESSE – Ne vous faites pas plus modeste que vous n'êtes, monsieur Damiens, par cabotinage, pour vous faire entendre encore une fois. Je n'ai pas de craintes pour vous. D'ailleurs nous n'avons plus le temps de revoir toute la pièce avant le dîner. Nous la verrons ce soir.

50 LE COMTE – Dans ce cas reprenons le début du deuxième acte. Nous passerons les tirades de Sylvia. Ma chère Hortensia, c'est pour vous qu'on répète. Je vous trouve un peu méchante dans votre scène avec Sylvia. C'est cousu de fil blanc. Soyez charmante, vous le pouvez. Il faut la duper, cette fille-là, ne l'oubliez pas.

55 HORTENSIA, *se pique soudain*. – Si vous pensez que je ne peux pas tenir le rôle, mon petit Tigre...

LE COMTE – Hortensia, il vous va comme un gant ! Je ne vous demande qu'une nuance... Ces comédiens sont des gens impossibles, décidément.

Dès qu'ils ont ouvert la bouche, le son de leur propre voix les enchante comme la flûte d'un charmeur de serpents. Ils s'engourdissent de plaisir en s'entendant et ils croient, dur comme fer, que nous partageons leur extase. Le naturel, le vrai, celui du théâtre, est la chose la moins naturelle du monde, ma chère. N'allez pas croire qu'il suffit de retrouver le ton de la vie. D'abord dans la vie le texte est toujours si mauvais ! Nous vivons dans un monde qui a complètement perdu l'usage du point-virgule, nous parlons tous par phrases inachevées, avec trois petits points sous-entendus, parce que nous ne trouvons jamais le mot juste. Et puis le naturel de la conversation, que les comédiens prétendent retrouver : ces balbutiements, ces hoquets, ces hésitations, ces bavures, ce n'est vraiment pas la peine de réunir cinq ou six cents personnes dans une salle et de leur demander de l'argent, pour leur en donner le spectacle. Ils adorent cela, je le sais, ils s'y reconnaissent. Il n'empêche qu'il faut écrire et jouer la comédie mieux qu'eux. C'est très joli la vie, mais cela n'a pas de forme. L'art a pour objet de lui en donner une précisément et de faire par tous les artifices possibles – plus vrai que le vrai. Mais je vous ennuie. Je commence à me prendre au sérieux, moi aussi. Attaquons le deux<sup>2</sup>. À vous, Sylvia.

LUCILE, à Hortensia. – « Oui je vous crois. Vous paraissez me vouloir du bien. Aussi vous voyez que je ne souffre que vous. Je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ? »

HORTENSIA – « Il va venir, il dîne encore. »

HÉRO, dans son verre, lorgnant Villebosse qui rumine dans son coin. – Erreur ! Il ne dîne pas, il souffre. Et s'il a l'air de dîner c'est qu'il remâche sa rancœur.

VILLEBOSSÉ – Monsieur, je vous ai déjà dit que je ne vous parlais pas ! Ma patience a des bornes, sachez-le.

LE COMTE – Héro, sois sérieux pour une fois !

HÉRO – Impossible mon cher, je ne suis pas encore ivre. Je serai sérieux un peu plus tard.

LUCILE – « C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci ! Je n'ai jamais vu de femmes si civiles, d'hommes si honnêtes. Ils ont des manières si douces, tant de révérences, tant de compliments, tant de signes d'amitié. Vous diriez que ce sont les meilleurs gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur et de conscience. Quelle erreur ! »

(Au comte)

Je passe ?

LE COMTE – Oui. Passez. Vous dites tout cela fort bien...

LUCILE – ... « Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe et mentir. Voilà le désir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? D'où sortent-ils ? De quelle pâte sont-ils ? »

HORTENSIA – « De la pâte des autres hommes, ma chère Sylvia, que cela ne vous étonne pas. Ils s'imaginent que le mariage du prince ferait votre bonheur. »

LUCILE – « Mais ne suis-je pas obligé d'être fidèle ? N'est-ce pas mon désir d'honnête fille ? Et quand on ne fait pas son devoir est-on heureuse ? Pardessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? »

(Au comte)

Je passe ?

LE COMTE – Non. C'est trop joli. Continuez.

LUCILE – « Et on n'a pas le courage de me dire : Là, fais un mauvais tour qui ne te rapportera que du mal, perds ton plaisir et ta bonne foi. Et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée. »

HORTENSIA – « Que voulez-vous, ces gens-là pensent à leur façon et souhaiteraient que le prince fût content. »

LE COMTE – Bien, Hortensia !

LUCILE – « Mais ce prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui.

Quel goût trouve-t-il à cela ? »

LA COMTESSE, au comte, que Lucile a regardé en jouant. – Signalez-lui que le prince n'est pas en scène, Tigre. C'est Hortensia qu'il faut regarder.

LUCILE – « Car c'est un abus que tout ce qu'il fait : tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie. Tout cela lui coûte un argent infini. C'est un abîme, il se ruine. Demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donnerait toute la boutique d'un mercier, cela ne me ferait pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné. »

HORTENSIA – « Je n'en doute pas. Voilà ce que c'est l'amour. J'ai aimé de même. Et je me reconnais au peloton. »

(Au comte)

Est-elle sincère en disant cela ? Je sens que je parle faux. A-t-elle aimé vraiment ? A-t-elle un jour préféré un petit peloton de laine à tous les bijoux du prince ?

LE COMTE – Et vous, ma chère Hortensia ?

HORTENSIA – Tigre, il ne s'agit pas de moi. Si c'est un jeu que vous jouez, il n'est pas drôle ! Vous venez de nous dire que nous n'étions pas nous...

LE COMTE – Pardon. Quand j'ai distribué la pièce, j'ai très bien su ce que je faisais. Vous l'avez parfaitement dite votre réplique.

HORTENSIA – Je l'ai donnée « sincère ».

LE COMTE – Et comme vous n'avez jamais préféré le moindre peloton de laine à votre plaisir, en la donnant « sincère » vous avez eu l'air abominablement faux. C'était parfait. C'est ce que je voulais. Continuez.

HORTENSIA – Vous jouez de nous comme de tontons<sup>3</sup> ! Vous lasserez bientôt notre patience.

LE COMTE – Tous les metteurs en scène géniaux font ainsi. Encore heureux que je ne hurle pas, que je ne déchire pas les brochures<sup>4</sup>. Il n'y a pas de mise en scène de génie sans crise de nerfs. L'insulte est la monnaie courante, quelques très grands metteurs en scène vont jusqu'à la gifle. Et ne croyez pas que cela soit gratuit. Cela se sent toujours, après, quand on écarte la

150 pièce, si le maître a été vraiment viril. Une pièce mise en scène par un homme poli, il est bien rare que cela sente le génie. Enchaînez, Sylvia, enchaînez. « Eh bien ! qu'il tâche de m'oublier... »

LUCILE – « Eh bien ! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie

155 d'autres filles... Il y en a ici qui ont leur amant comme moi, mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde. J'ai bien vu que cela ne leur coûte rien. Mais pour moi, c'est impossible. »

HORTENSIA – « Eh ! ma chère enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, qui approche de vous. »

160 LE COMTE – Fort bien, le fiel<sup>5</sup> sous le sourire. Vous avez dû travailler toute la nuit pour mettre cela au point, Hortensia !

© Éditions de LA TABLERONDE

1. Dans cet extrait les guillemets indiquent que les personnages d'Anouilh récitent le texte de Marivaux.
2. Le deux : l'acte II.
3. Tontons : altération de « totons » : petites toupies que l'on fait tourner avec le pouce et l'index.
4. Brochure : le texte de la pièce (argot de théâtre).
5. Le fiel : amertume qui s'accompagne de méchanceté.

## Décor pour *La Répétition* ou *L'Amour puni* de Jean Anouilh (1951)

